

sur la réalité subjective plutôt qu'objective. C'est ainsi que Kissinger a pu affirmer : "Le succès de la politique militaire repose sur des critères essentiellement psychologiques."<sup>10</sup> Les politiques de Washington sont destinées à influencer la pensée des dirigeants soviétiques et à les "intimider", pour reprendre les paroles de Fontaine. La notion même de dissuasion en vient donc à relever presque entièrement du subjectif. L'influente commission Scowcroft a d'ailleurs repris ce raisonnement dans le rapport qu'elle a présenté en 1983 : la dissuasion y est définie comme étant l'ensemble des convictions que possèdent les dirigeants soviétiques (en fonction de leurs propres valeurs et de leurs propres attitudes) à propos de nos capacités et de notre volonté. Par conséquent, il s'agit pour nous de cerner le mieux possible les mesures susceptibles de les dissuader d'envisager l'agression, même en temps de crise; il ne s'agit pas de définir ce qui nous dissuaderait d'attaquer.<sup>11</sup> La *volonté* constitue le facteur clé de cette démarche psychologique : en montrant sa volonté de recourir à l'arme nucléaire, on espère réprimer les intentions présumément hostiles de l'autre superpuissance. Ce sont les perceptions qui comptent. Kissinger a clairement exposé cette optique : à l'ère nucléaire, "les perceptions deviennent plus importantes que la réalité. Mieux, les perceptions deviennent la seule réalité." Tant qu'elle n'est pas exploitée, "la puissance correspond à l'idée qu'on s'en fait".<sup>12</sup>

(5) L'existence de cette puissance inexploitée et probablement inexploitable donne donc lieu à des conceptions très "psychologiques" des rivalités politiques, conceptions par ailleurs floues et infiniment élastiques. Dès lors, la notion de dissuasion admet une multitude d'interprétations; impossible de savoir précisément où s'arrêter (et encore moins de savoir si l'on est allé trop loin), de savoir quelles armes acheter, ou encore de décider à quel moment la dissuasion devient un fait accompli. La notion de dissuasion s'accommode à presque toutes les optiques imaginables. C'est pourquoi nous entendons constamment parler de la nécessité de "renforcer notre force de dissuasion" : puisque nous ne saurons jamais si nous avons réussi à dissuader les dirigeants soviétiques de passer à l'action, mieux vaut jouer la carte de la prudence et accroître nos arsenaux afin de nous assurer que personne ne doute de notre résolution. Si la dissuasion constitue le fondement de notre sécurité, il est difficile d'imaginer, dans le fil de ce raisonnement, comment on pourrait dépasser les bornes à cet égard. Bien entendu, cette façon de voir les choses correspond à notre propre perspective.

Aux yeux des Soviétiques, le renforcement de notre potentiel de dissuasion (par le biais d'armes plus nombreuses et plus perfectionnées) représente tout bonnement une menace accrue pour leur sécurité, et ils réagissent tout naturellement en renforçant leur propre potentiel dissuasif, c'est-à-dire en accentuant la menace qu'ils font peser sur l'Occident. Cette dynamique de menace, de contre-menace et de contre-contre-menace se poursuit sans relâche, et rien ne porte à croire qu'elle diminuera d'intensité dans l'avenir rapproché.

(6) Face à ce genre d'analyse plutôt sceptique de la stratégie nucléaire, on réplique souvent qu'il n'y a pas eu de conflit grave entre les grandes puissances depuis 1945; ce temps de paix remarquable, qui dure maintenant depuis presque deux générations, est fréquemment attribué à la présence des armes nucléaires. Car celles-ci ont quand même soumis les rapports entre grandes puissances aux contraintes salutaires de la terreur, non ? On pourrait même dire qu'elles ont empêché l'éclatement d'une autre grande guerre, surtout d'une guerre qui aurait résulté de l'agression soviétique, n'est-ce pas ? Comme le veut la formule conventionnelle *la dissuasion est efficace*, ou encore, *la dissuasion a permis de préserver la paix*.

Il est à peu près indiscutable que l'arme nucléaire a incité les hommes d'État à se conduire avec plus de prudence. Dans un monde qui compte deux énormes arsenaux nucléaires, les États-Unis réfléchiront très sérieusement avant de menacer des intérêts soviétiques vitaux, aussi déplaisants que ces intérêts puissent leur paraître, et l'URSS fera preuve d'une réserve comparable face aux intérêts américains. Tous deux savent qu'il est essentiel d'éviter tout affrontement susceptible de conduire à un conflit armé. Mais ce raisonnement risque de déboucher sur une certaine complaisance. Aussi convient-il de garder à l'esprit les points suivants :

- a) La proposition voulant que l'arme nucléaire ait permis "de préserver la paix" n'est pas prouvée; elle est même improuvable. Il ne s'agit que d'un article de foi. Le fait qu'une guerre n'ait pas éclaté peut être dû à une foule de facteurs, dont la possibilité, dans le cas qui nous intéresse, que ni l'un ni l'autre camp n'ait eu particulièrement envie de faire la guerre.
- b) On croit généralement que l'arsenal nucléaire américain a dissuadé les Soviétiques d'attaquer l'Occident, mais il faut préciser que cette opinion ne procède pas des intentions attestées de l'URSS, mais plutôt de la méfiance et des présomptions occidentales. En fait, rien ne porte à croire que les Soviétiques se préparaient à envahir l'Europe de l'Ouest dans les